

CLARA, CHUCK ET LES AUTRES

Laura Spozio

De ces temps anciens encore non colonisés par les notebooks, certaines de mes fiches gardent toujours les traînées verdâtres des léchouilles visqueuses de Clara, une vache gasconne décrite par le vacher comme une « effeuilleuse » friande de frêne, et que ma présence incitait à venir grappiller les brins d’herbes sous mes jambes. Près de la crête frontière, je me souviens aussi du comportement de ce veau, qui passait de longs moments face au vent, la bouche ouverte, laissant osciller sa langue déroulée tel un drapeau de chair. Si la sélection naturelle avait favorisé le maintien de comportement optimisant la survie et la reproduction, je peinais ici à comprendre cette pratique en termes d’efficacité.

Je travaille au Yerkes Primate Center, tout près d'Atlanta. Les visiteurs viennent souvent regarder mes chimpanzés. Une femelle nommée Georgia, la farceuse du groupe, se précipite souvent vers un robinet pour se remplir la bouche d'eau. Puis elle se mêle négligemment au reste de la colonie, derrière le grillage entourant leur enclos, et l'observateur le plus sagace ne remarquerait rien d'anormal. Si nécessaire, elle peut rester plusieurs minutes bouche close, jusqu'à ce que les visiteurs s'approchent. C'est alors qu'elle les arrose, ce qui provoque des cris, des rires, des bons en arrière et parfois des chutes ! Il m'est arrivé de me retrouver dans une situation similaire avec Georgia. Elle venait de boire au robinet et se dirigeait furtivement vers moi. La regardant bien en face, je la désignais du doigt et lui lançai, en néerlandais : « Je t'ai vue ! » Elle recula aussitôt, recracha un peu d'eau et avala le reste. Bien entendu, je me gardais bien d'affirmer qu'elle comprenait ma langue natale.

Par un fait extraordinaire, et qui ne s'est produit qu'une fois, mon chat s'est aventuré au-delà de nos quotidiens échanges silencieux. Voici comment. J'avais sorti sa boîte de voyage depuis quelques jours, et nous n'étions toujours pas partis. Le troisième jour, il considéra la boîte avec insistance, s'immobilisa et me fit face. C'est alors qu'une chose incroyable s'accomplit. Me regardant droit dans les yeux, il imita de manière confondante l'intonation d'une phrase en modulant sa voix. Je l'entendis, pour ainsi dire, me demander pourquoi la boîte était ici (sous-entendu : alors que nous ne plions pas bagage). Je jouai le jeu et lui répondis, sérieusement à mon tour, que je l'avais sortie en effet en avance et que nous partirions bientôt. Il m'écouta attentivement. Je lus l'incompréhension, puis la déception dans son regard. La légère tension de son corps qui accompagnait l'attention requise par notre tentative d'un dialogue clair et distinct se relâcha. Il quitta la pièce.

A lors que Heinz essayait de s'approcher des babouins qu'il observait, les babouins le fuyaient. De la même façon, au début, Barbara pensait devoir se montrer très discrète. C'est ce qu'on leur avait appris à faire : faire comme s'ils n'étaient pas là. Mais cela ne marchait pas, ils n'arrivaient pas à s'approcher. Un jour, après des mois, Barbara comprit. Les babouins se posaient probablement la même question qu'elle, et ils lui communiquaient un point de vue en retour. Elle ne pouvait pas être un être social puisqu'elle ne rendait pas les regards. Elle faisait comme si elle était invisible. C'est seulement à partir du moment où elle comprit cela, qu'elle accepta de ne plus être neutre, qu'ils purent s'approcher.

Cette proximité de l'observateur et de l'observé peut avoir un coût. Parfois les circonstances imposent d'aller plus loin, jusqu'au contact le plus étroit. Ainsi, lors d'hivers particulièrement neigeux, poursuivre le marquage expose parfois à des situations inattendues. Jean-Paul, les jours de neige abondante, évoque volontiers celui où il fut contraint de porter sur son dos une femelle prise au lacet, impossible à manipuler sur la vire étroite où les pièges sont généralement placés. La relâcher aurait été très hasardeux dans un environnement où la neige poudreuse pouvait engloutir les plus téméraires. Il dit s'être souvenu à cet instant de cet épisode dramatique impliquant un renard n'attendant pas la mort d'un isard blessé et enlisé dans la neige pour s'en repaître. Brassant dans une masse de poudreuse qui le trempait jusqu'à la taille, Jean-Paul évacua la femelle jusqu'au bas du versant. Examinée et marquée, elle fut relâchée en bord de piste, sur un secteur proche de son lieu de résidence. Après une telle proximité, Jean-Paul éprouve un sentiment particulier lorsqu'il revoit cette femelle en bonne forme. Avoir été berger du troupeau familial ne doit pas être étranger à son ressenti.

À son tour, Binti Jua, une femelle gorille tenant dans ses bras un enfant inconscient après qu'il ait fait une chute de plus de six mètres, prit soin de lui et le protégea en attendant les secours. Alors âgée de huit ans, il semble qu'elle ait bercé le garçon en lui tapotant doucement dans le dos, avant de le poser délicatement au sol. Un tel acte toucha bien des cœurs, faisant d'elle une célébrité. Ce fut sans doute la première fois, dans toute l'histoire des États-Unis, qu'un gorille se vit cité en exemple par de nombreux hommes politiques, pour avoir témoigné d'une compassion dont la société avait bien besoin. Le *Time* fit d'elle l'une des plus belles personnalités de l'année.

Après avoir allumé un haut parleur qui transmet le son d'un essaim d'abeilles en colère, Lucy King filme la scène : réaction immédiate des éléphants, la plupart des individus se détournent précipitamment du bruit. De plus, lors de la fuite, ils émettent un grondement spécifique qui prévient leurs congénères du danger. Ce n'est pas une blague. Les abeilles sont attirées par l'eau qui se trouve autour de leurs yeux, point faible pour les piqûres. Pire encore, si un éléphant a le malheur de tomber sur une ruche lorsqu'il fouille les branches d'un arbre avec sa trompe, les abeilles peuvent se glisser à l'intérieur de celle-ci. Nous avons des témoignages de gens, au Kenya, qui ont assisté à ce genre de malheureux événements : un éléphant est devenu fou en essayant de faire sortir les abeilles de sa trompe. Par ailleurs, si une aveugle est désorientée et cherche son chemin, une voyante viendra à son secours, la guidant de la voix. C'est une scène ordinaire, à cela près qu'elle se passe dans un parc naturel, et que les deux protagonistes sont toujours des éléphants.

C'est à la fin des années quarante que Farley Mowat fut invité à mener une expédition destinée à évaluer les effets de la prédation lupine sur les caribous. Le terrain est parfois une rude épreuve. Mowat passa une période assez longue, seul dans sa tente, au milieu du territoire d'une meute, à observer les loups. Comme le prescrivaient alors les règles évoquées par d'autres, il prit garde à être le plus discret possible. Mais, au fur et à mesure que le temps passait, il vivait de plus en plus difficilement le fait d'être ignoré par les loups. Il n'existait pas. Les loups passaient quotidiennement devant sa tente et ne lui manifestaient pas le moindre intérêt. Mowat commença donc à envisager un moyen d'obliger les loups à reconnaître son existence. La méthode des loups, se dit-il, s'imposait. Il fallait revendiquer un droit de propriété.

C'est ce qu'il fit donc, une nuit, profitant de leur départ à la chasse. Cela lui prit toute la nuit, et des litres de thé. A l'aube, chaque arbre, chaque buisson, chaque touffe d'herbes précédemment marqués par les loups l'étaient à présent par lui. Il attendit le retour de la meute, non sans inquiétude. Comme d'habitude, les loups passaient devant sa tente comme s'il n'existait pas, jusqu'à ce que soudainement, l'un d'entre eux stoppe sa marche. Après quelques minutes d'hésitation, le loup revint, s'assit et fixa l'observateur avec une intensité inquiétante. Mowat, au comble de l'angoisse, décida de lui tourner le dos pour lui signifier que cette insistance contrevenait aux règles les plus élémentaires de politesse. Le loup, alors, entama un tour systématique du terrain et laissa, avec un soin méticuleux, ses propres marques sur chacune de celles laissées par l'humain. A partir de ce moment, dit-il, son enclave fut ratifiée. Chacun d'eux, loups et homme, passa régulièrement l'un derrière l'autre pour rafraîchir les marques, chacun de son côté de la frontière.

Attirée fondamentalement par la proximité de la faune sauvage, les premières bêtes que je pistais dans ma carrière étaient certes plutôt farouches et livrées à elles-mêmes, vêlant parfois dans la neige des sous-bois, mais elles n'en restaient pas moins des vaches. Le stage était destiné à évaluer l'impact d'un troupeau maintenu en extensif au sein de la hêtraie la plus septentrionale de la chaîne pyrénéenne, forêt protégée, quoique pacagée, au sein d'une réserve. Gérard était le vacher de ce troupeau mêlant les races gasconnes, brunes des Alpes et surtout quelques bovins autochtones, des albéroises ou fagines. Militant investi dans la défense de la langue catalane, il trouvait néanmoins le temps de monter régulièrement aux alpages quand il n'y restait pas pour plusieurs semaines. C'est à cette époque que je pris conscience de l'apport d'une observation « en routine » des animaux auxquels on s'intéresse. Gérard s'occupait de ces vaches essentiellement en leur apportant du sel et en s'assurant de leur bonne santé, mais il passait aussi des heures à les observer.

À mes interrogations inspirées par mes travaux pratiques de biologie, fondés sur des hypothèses de travail qu'il fallait tester en « moulinant » des valeurs moyennes, des tendances, des relations entre variables, il répondait immanquablement par le doute. Effectivement, si des vaches consommaient plutôt des feuilles en sous bois, d'autres rechignaient à y entrer et se contentait d'herbe. Enfin, quelques-unes demeuraient réfractaires à toute typologie. Tout ceci était bien gênant : j'avais après tout un mémoire à produire et n'envisageais pas de révolutionner sa forme en n'y présentant aucune statistique, même si le sujet se prêtait à l'innovation. Comment tester un impact saisonnier de l'alimentation si chaque vache possédait ses propres habitudes ?

Paul a constaté que les étourneaux belges ne connaissent pas les mêmes horaires que les étourneaux français. De part et d'autre de la frontière, ils quittent la ville pour se rendre en campagne chercher de la nourriture, approximativement aux mêmes heures. Mais là où les étourneaux français sont contraints à revenir à leur dortoir avant le coucher du soleil, faute de quoi ils risqueraient de ne pas retrouver leur route, les étourneaux belges peuvent à loisir continuer leur escapade : les autoroutes illuminées en permanence dès la nuit tombée les aident à rentrer sans encombre.

Le grand jour était arrivé. J'avais couvé pendant vingt-neuf jours mes vingt précieux œufs d'oies sauvages. Ma première petite oie cendrée était donc au monde et j'étais en train d'attendre qu'elle se fût suffisamment fortifiée sous le coussin électrique qui devait remplacer le ventre chaud de sa mère, pour pouvoir tenir la tête droite et faire ses premiers pas. La tête inclinée, elle levait vers moi un grand œil sombre, un seul, car comme la plupart des oiseaux, l'oie cendrée ne fixe que d'un œil ce qu'elle veut voir avec précision. L'oiselle me regarda longuement, très longuement. Et comme je faisais un geste accompagné d'un mot bref, elle sortit de son attitude d'expectative et cette minuscule vie me salua : le cou tendu et la nuque redressée, elle fit entendre très vite, et en plusieurs syllabes, ce son qui, chez les oies cendrées, correspond à une prise de contact et qui, chez les tout-petits, ressemble à un chuchotement léger et plein d'ardeur. Elle saluait exactement, très exactement, comme une oie cendrée adulte et comme elle le ferait encore des milliers de fois au cours de son existence. Le meilleur spécialiste de cette cérémonie n'aurait pu discerner à aucun signe qu'elle le faisait pour la toute première fois de sa vie d'oie. Je ne savais pas encore quelles lourdes obligations j'avais assumées en soutenant le regard de cet œil sombre et en déclenchant par un mot dit au hasard la première cérémonie de salutation.

Lorsqu'il demande à sortir, que ce soit par la porte du bureau pour aller dans le bout de jardin parisien ou par la porte d'entrée pour une promenade au square, Mitcho fait des boucles devant l'issue. Il tourne une à deux fois en rond, presque sur lui-même, avant de se présenter de façon à ce que je puisse attacher son harnais. A-t-on vu beaucoup de chats se mettre en position pour la fixation d'un harnais ? Notre déambulation dans les rues surprend plus d'un passant, tandis que les chiens n'en croient pas leurs yeux. S'il n'a pas effectué cette sorte de tour, qui ne sert à rien sinon à le ramener au point zéro, à sa position initiale devant la porte, la suite des choses semble bloquée, comme s'il manquait un maillon essentiel, pourtant objectivement inutile, à la réalisation du but. Une sorte d'obstacle imaginaire diffère le projet de quelques instants. Et il en va chaque fois ainsi. Non, en vérité, pas chaque fois.

Certains attitudes de notre louve Kamala demeuraient énigmatiques, même pour quelqu'un dont c'est le métier de comprendre les animaux. Nous avons d'abord été intrigués par ses réactions étranges. Elle nous tirait du bout des dents loin des balcons, piscines, fenêtres, baignoires. Nous avons compris, après plusieurs mois d'observation, qu'elle nous écartait des endroits qu'elle considérait comme dangereux. Cette hypothèse hardie a été confirmée quand, allant nous baigner en rivière, elle s'est jetée à l'eau à plusieurs reprises pour nous ramener à la rive en nous saisissant le bras délicatement mais fermement.

Le corbeau attaque tout être vivant non corbeau qui s'empare d'un congénère. Or, tout corbeau qui a attaqué le même individu plusieurs fois finit par l'assimiler à un ennemi ; aussi Lorenz, ne devant pas être reconnu de ses corbeaux, se déguisait souvent en père Noël. Le système est efficace. En Inde, aucune attaque sur un porteur de masque n'a été recensée. Certains habitants portent des masques ayant une forme de visage à l'arrière de leurs têtes pour se protéger des tigres. En effet, ceux-ci ont pour habitude de toujours attaquer par derrière leur proie. Grâce au masque, les tigres pensent toujours faire face à une proie qui les regarde et n'attaquent pas.

Un jour que je me sentais en petite forme et que j'avais décidé de garder le lit, mon airedale préféré, Gunner, entreprit de me faire lever, n'ayant aucune envie de renoncer à sa promenade quotidienne. Après quelques vaines tentatives, Gunner recourut aux grands moyens : il alla chercher un paquet de cigarettes sur la table du salon et l'offrit à sa maîtresse, grande fumeuse. Sans aucun apprentissage particulier, il avait remarqué mon goût pour le tabac. Son ingéniosité naturelle, structurée par l'éducation, l'a conduit à l'idée de me motiver avec des cigarettes. Ce n'était pas un don, mais plutôt un moyen d'obtenir mon attention, et ça a marché.

Avec la fidélité d'un chien, Chuck me suivait partout. Il volait derrière moi, à travers la maison, et s'il m'arrivait parfois de le laisser seul, il me poursuivait désespérément en poussant son cri : « chuck ». Il m'accompagnait en volant à travers de longues promenades et même dans de grandes randonnées à bicyclette. Quand Chuck fut grand, il s'éprit de notre voisine qui se mariait à ce moment-là. Il découvrit le village où elle vivait et élut domicile chez elle. Il ne revenait que la nuit au logis qu'il avait dans notre grenier. A la mi-juin, quand la saison des amours se termina, il revint soudain définitivement à la maison et adopta un des quatorze petits choucas que j'avais élevés ce printemps-là. Chuck se conduisit avec son enfant adoptif exactement, et jusque dans les moindres détails, à la manière des choucas « normaux ». Le comportement concernant les soins au petit doit évidemment être inné, car l'oiseau n'a jamais vu d'autres petits avant les siens. S'il ne réagissait pas devant ceux-ci avec un comportement héréditaire approprié, il ne manquerait pas de les déchirer et de les dévorer comme n'importe quel autre être vivant de cette taille. Chuck m'importunait fort en voulant à tout pris me donner à manger des morceaux particulièrement friands pour son goût, et il témoignait, ce faisant, d'une compréhension anatomique extraordinaire de ma bouche humaine, considérée comme lieu d'introduction. Je lui faisais le plus grand plaisir en ouvrant mes lèvres avec le bruit de demande correspondant, c'était là beaucoup d'abnégation de ma part car je n'aimais pas sentir dans ma bouche des larves de charançon très finement effilochées et mélangées avec de la bave de choucas. Si je refusais de lui faire ce plaisir, ce qui est bien pardonnable, je devais prendre garde à mes oreilles, sinon je me serais soudain retrouvé avec un conduit auditif bouché par une purée de vers bien chaude et cela jusqu'au tympan car le choucas pousse profondément la nourriture à l'aide de sa langue dans le bec du petit. Mais ce choucas nourricier n'utilisait mes oreilles que lorsque je lui refusais ma bouche, et cherchait toujours celle-ci d'abord.

Il y a un épisode de ma vie avec les animaux que je ne risque pas d'oublier : c'est le jour fatidique où Bibop m'a laissé en plan avec les brebis dispersées dans un champ de blé en pousse, et bien décidées à en faire table rase lorsqu'elles ont vu comme moi, mais sans doute avec moins d'incrédulité, Bibop repartir vers la maison sans se retourner. J'ai compris alors que mon chien était quelqu'un qui avait un jugement sur le travail, quelqu'un qui savait ce qu'était le bon et le mauvais boulot. J'avais conscience ce jour-là de n'avoir pas la patience requise pour travailler correctement. Ce n'était pas la première fois, mais mon incurie avait dû dépasser les limites car Bibop avait dit non. Il l'avait dit d'une manière tellement explicite que, passé le temps de la vexation, j'ai regardé mon chien avec une autre forme de considération. J'ai changé de comportement, et je me suis mis à réfléchir à ce qui s'était passé. En dépit de ce que me disaient des collègues, « tu ne dois pas accepter ça...un chien ne doit jamais quitter les brebis... », je savais fort bien que la conduite inadéquate était de mon côté et non du sien et qu'il avait eu raison d'agir comme il l'avait fait. Je me rendais compte que, contre toute logique admise de la relation, mon chien avait posé des règles de travail et il me les avait posé à moi. Cette claque existentielle et ce constat objectif de l'intelligence de mon chien au travail m'a été fort utile tout au long de mon parcours professionnel avec les animaux car j'ai vu d'un autre œil non seulement la relation de travail avec les chiens, mais, plus largement, avec les animaux d'élevage, à commencer par mes brebis. Si mon chien avait un point de vue sur le travail, est-ce que cela pouvait être également le cas des brebis ? Je trouvais mes bêtes amicales, conciliantes et généreuses. Comme me l'ont dit bien des éleveurs que j'ai rencontrés par la suite, « je suis bien avec elles et je suis sûr qu'elles sont bien avec moi ». C'était aussi mon sentiment à l'époque et je percevais que le travail avait quelque chose à voir avec ce « être bien ensemble ». J'avais la nette perception que les brebis m'apprenaient à travailler et à vivre, mais comment s'y prenaient-elle ?

Il arriva un soir que j'oubliai de faire entrer Martina à l'heure habituelle. Je courus vite à la porte et, lorsque je l'ouvris, elle ne prit pas le chemin habituel, mais le chemin le plus court. Arrivée à la cinquième marche, elle fit quelque chose de réellement bouleversant : elle s'arrêta subitement, son cou s'allongea, signe de grande terreur chez une oie sauvage, elle hésita un instant, fit demi-tour, redescendit les cinq marches et exécuta d'un pas pressé, comme quelqu'un qui doit accomplir une mission très importante, un détour vers la fenêtre. Ensuite, elle monta à nouveau, cette fois conformément à son habitude.

Alors qu'elle est tournée sur ses sensations, l'intérêt de Fanny se déplace, à l'invitation de Lazy. La position couchée de celle-ci laisse une ouverture et son attitude contribue à apaiser l'être animé à ses côtés : son immobilisme, son regard détourné, les mouvements lents de sa queue. Lazy a probablement senti le malaise et l'inconfort de Fanny et s'ajuste à cette situation, sans rompre l'interaction. Fanny, très attirée par Lazy, est la première à venir l'accueillir et l'accompagne toujours jusqu'à la sortie. Cependant, elle se retire systématiquement de toute interaction, parfois avec des cris, si l'initiative vient de la chienne. Elle évite aussi de croiser ses yeux, adoptant parfois un regard périphérique. Elle aime se coucher contre elle, notamment entre ses pattes, et poser sa tête sur son flanc. Cette observation a lieu lors de leur quatrième rencontre. Fanny s'assoit en tailleur, et Lazy vient se coucher devant elle, la tête posée sur ses pattes avant, les pattes arrière à l'opposé de l'enfant. Fanny regarde la tête de Lazy, immobile, puis tend lentement sa main vers son oreille gauche. Elle attrape le bout entre son pouce et son index, très délicatement. Lazy répond par un léger mouvement de queue : deux battements souples et silencieux. Fanny frotte le bout de l'oreille entre ses deux doigts, doucement, le regard fixé sur son geste, comme si c'était un doudou. Lazy ne bouge pas. L'enfant se penche alors vers le chien, observe de plus près l'oreille qu'elle continue de triturer. Tous ses sens sont tournés vers cette sensation. Elle approche son nez de l'oreille. Très lentement, dans un mouvement en miroir, Lazy tourne la tête vers elle, approche sa truffe de sa bouche et croise son regard. Fanny lâche brusquement l'oreille, redresse le haut de son corps et se détourne. Le chienne détourne illico la tête et le regard. Fanny reste dans la même position, la bouche crispée et les poings serrés. Lazy remue doucement la queue, sa tête reste immobile, mais ses yeux regardent Fanny. Celle-ci desserre les poings, se retourne vers le chien, sourit et pose la paume de sa main sur son dos. Lazy se couche alors sur le flanc et relève très légèrement son ventre vers elle, dans une position adoptée par les chiennes allaitantes pour faciliter aux chiots l'accès à toutes les mamelles. Fanny rigole et caresse avec la paume des deux mains le flanc de Lazy, penchée sur elle. Lazy remue doucement la queue.

Vicki était sortie pour entraîner ses deux terriers, Texas et Drummer, à trouver des pistes d'odeurs. A la fin de l'exercice, alors qu'elle s'apprêtait à remettre Texas dans une caisse à l'arrière de la voiture, que vit-elle ? Disposés juste à côté de la caisse, le collier de Drummer et la pièce de tissu portant sa propre odeur, qu'elle venait d'utiliser avec lui. Ces objets n'étaient pas là quelques minutes auparavant, elle les avait placés sur son siège passager avec d'autres articles, qui eux, y étaient toujours. Drummer l'observait attentivement. De qui, pour qui était ce message ? Drummer, se disait-elle, avait toujours désapprouvé la présence de Texas, et Texas, tout au long de l'exercice de son congénère, n'avait cessé de l'observer avec une sorte de consternation. Le message était-il de Drummer, et adressé à Texas pour lui rappeler qu'il n'était qu'un jeune blanc-bec qui ne devait pas oublier de rester à sa place ? Un autre chien aurait peut-être simplement pissé sur la caisse. Était-ce de la linguistique ? De la sémiotique ? Les trois objets alignés soigneusement, la caisse, le collier, le morceau de tissu : les chiens n'écrivent pas et ne lisent pas, mais ne devait-elle pas y voir quelque chose ? Elle ne pût s'empêcher de penser que Drummer avait consciemment créé un message à lui faire lire : son propre collier et un tissu d'odeur, objet qui relève de la manière singulière dont le chien perçoit le monde et le marque, ne tenait pas du hasard. Ce que Vicky vit d'abord comme une sorte de sculpture lui apparut alors comme un « protopoème ».

Les corneilles aussi aiment jouer avec les chiens : elles se posent à quelques mètres d'eux puis s'envolent un peu plus loin lorsqu'elles ont attiré leur attention. Le jeu peut durer jusqu'à une vingtaine de minutes. Les corneilles de mon quartier se servent de la route et des voitures comme casse-noix. Ils laissent tomber les noix de très haut sur le macadam, et posent celles qui ne se cassent pas sur le passage des voitures. Ils attendent alors tranquillement sur le trottoir qu'une roue ait écrasé les noix. Lorsqu'un jeune apprend à voler, ou qu'un individu se trouve en difficulté, un groupe de surveillance n'est jamais très loin.

Une amie m'a raconté qu'une bande de corneilles pillaient le cerisier de son père à la belle saison. Excédé, il se saisit un jour d'une carabine à plombs et procéda à une exécution sur le champ. Le pillage continua de plus belle : les corneilles avaient dès le lendemain instauré un système de guet avec un tour de garde de surveillance. Mieux encore, lorsque le père sortait désarmé ou avec un objet différent d'un fusil, un bâton ou un râteau, il ne suscitait aucune réaction. Mais à peine avait-il poussé la porte, sa carabine à la main, qu'un retentissant « croa-croa » venant des arbres en face donnait l'alerte, suivi immédiatement, bien sûr, de la dispersion de la bande. Là, on se dit que des bestioles aussi futées méritent bien quelques cerises.

Zahavi, en observant pendant des décennies les cratéropes écaillés, qui sont des passereaux vivant dans le désert du Néguev, décela chez eux des comportements bizarres. Les cratéropes prenaient des risques qui contredisaient, semble-t-il, la théorie de la sélection naturelle : prendre son temps, intervenir dans des bagarres entre les cratéropes de sa propre troupe et ceux d'un territoire étranger, parfois même attaquer un prédateur de manière extrêmement risquée. Et danser. Ils dansaient au plus mauvais moment et au plus mauvais endroit, juste après le lever du soleil, dans une semi-pénombre, non pas en dessous des acacias où ils avaient passé la nuit, ce qui serait parfait puisque là, au moins, ils échapperaient à la vision des prédateurs qui passeraient au-dessus. Non. Ils le faisaient à découvert.

J'étais scotchée par leur culot. Ils me coupaient la route et ils restaient là, assis sur la piste cyclable, sans bouger. Je leur ai demandé ce qu'ils faisaient et j'ai eu l'impression qu'ils me renvoyaient la question : et toi, que fais-tu à cette heure tardive ? C'est comme ça que le film commence d'ailleurs. Nous nous sommes regardés pendant plus de cinq minutes. C'est assez fascinant quand un animal sauvage vous regarde droit dans les yeux. En 2010, une famille de renards a élu domicile dans mon jardin à Londres. J'ai tout de suite été captivée par la manière dont ces renards habitent nos infrastructures humaines. L'idée de la caméra piège m'est venue parce que je voulais comprendre comment les territoires vulpins et humains s'entremêlent. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Ce qui m'a fascinée, c'est de découvrir comment les renards habitent ce paysage urbain : par exemple, ils utilisent les murs qui séparent les jardins comme des chemins.

C'est le moment du départ de la troupe vers la ville, pour aller y faire les poubelles. Peu à peu, j'assiste à la dispersion des primates en plusieurs clans. Je remarque que seulement trois ou quatre chiens les accompagnent et je me demande pourquoi les autres chiens ne partent pas, eux aussi, en quête de nourriture. En restant là, ces chiens semblent avoir adopté un comportement territorial pour protéger une zone de vie partagée. L'autoroute empruntée n'est pas un problème, car elle n'est pas encore ouverte à la circulation. La zone devient de plus en plus dangereuse, car elle est fréquentée par d'autres chiens sauvages qui rôdent et ne font pas du tout partie de la troupe des babouins et de leur chiens alliés, bien au contraire. Ce sont des prédateurs organisés qui chassent en meute. Les babouins sont à découvert. Ils s'engagent en fil indienne, sans perdre de temps, et ils ont raison car une bande de chiens ennemis déclenche une attaque. Un des assaillants est immédiatement pris à parti et repoussé par trois chiens qui escortent les babouins. Mais le nombre de défenseurs ne semble pas suffisant et au moins deux babouins sont victimes des chiens sauvages. Près de Taïf, dans un paysage lunaire d'Arabie Saoudite, des babouins nourris par les déchets des hommes ont progressivement intégré des chiens sauvages, pourtant leurs prédateurs naturels, ainsi que des chats. À moins que ce ne soit les chiens et les chats qui aient rejoint le groupe des babouins parce qu'ils en tiraient un avantage. Je suis impressionné par ce que je viens de filmer. Des chiens qui attaquent d'autres chiens pour défendre des babouins.

Un matin, après mon arrivée à Dingle, j'endossai une combinaison de plongée, j'embarquai sur un bateau et dès que je vis l'aile dorsal de Dorad, je sautai à l'eau. Presqu'immédiatement, il nagea près de moi et me gratifia d'un regard qui m'est resté depuis lors, un regard d'une grande intensité, de connaissance et d'acceptation. C'est ce premier regard, d'une bénédiction indicible, qui m'accompagna pour toujours. Quelques semaines plus tard, nous fîmes l'expérience de notre plus forte communication avec les dauphins. Nageant parmi eux, nous avons repéré un très gros barracuda avec une sale gueule. De toute évidence, ils avaient conscience de notre crainte, car de temps à autre, ils éloignaient le barracuda. Le jour suivant, dans l'un des canots que nous traînions, nous trouvâmes, raide mort et desséché, le barracuda avec des marques de dents courbes sur son dos. Les dauphins semblaient l'avoir balancé là, tel un présent pendant la nuit, comme pour dire : « Hurumphff Barracuda...Pas de quoi avoir peur ! Tenez ».



Sources des anecdotes

Xavier Boivin	3
Frans de Waal	4, 8
Alexandra Chevillote	5
Barbara Smuts	6
Georges Gonzalez	7
Lucy King	9
Carrol Ballard	10
Georges Chapoutier	11
Paul Gailly	12
Konrad Lorenz	13, 16, 18, 20
Florence Burgat	14
Pierre Jouventin	15
Vicki Hearne	17, 22
Sébastien Mouret	19
Marie Verdin	21
Laura Spozio	23
Marie-Claude Ouellet	24
Vinciane Despret	25
Bernard Crutzen	26
Jean-François Barthod	27
Véronique Servais	28

Image

Nina Leen	29
-----------	----

Austrian scientist Konrad Lorenz swims with a trio of Graylag geese, The LIFE Picture Collection / Getty Images, Germany, 1964.